

LE PATRIOTE CANADIEN,

Journal hebdomadaire, politique, historique, littéraire & industriel.

54 pour l'année.]

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR LUDGER DUVERNAY, EX-ÉDITEUR ET PROPRIÉTAIRE DE LA MINERVE DE MONTREAL.

[Payables d'avance.]

VOL. II.

BURLINGTON, VERMONT, MERcredi SOIR, 6 DECEMBRE 1839.

ED. 18.



LAFAYETTE AU TOMBEAU DE WASHINGTON.

La lune au front des ciels monte silencieuse;
L'onde blanche luit, la brise harmonieuse;
Dans les rameaux tremblans souffre ses accords;
Et l'on entend parfois un écho qui sélie.
Comme un râle lointain des vagues sur la grève,
Quand le flot caresse ses bords.....

Mais quel bruit, à cette heure, a frappé mon oreille?
Est-ce le chant plaintif d'une ombre qui déveille
Pour pleurer un ami qui son bonheur charmait;
Ou l'appel amoureux d'un enfant de la terre.
Qui viene, la nuit, la tombe solitaire
De celle que son cœur aimait.....

Non—J'aperçois là-bas, la clarité douce,
Que dispense des nuits l'étoile radieuse,
Un vieillard prostré qui murmure un grand nom;
Des cheveux argentés ornent son front sévère,
Et l'écho qui répond à sa voix solitaire,
Rouit—Washington.... Washington....

Ami, l'heure est venue : à ton être endormi
Laisse ma voix porter une parole amie,
Répiter le récit de tes nobles exploits,
Et des jours glorieux où, Lelle et triomphante,
La liberté venait s'animer sous notre tente
Et nous faire entendre sa voix.....

Ses accents belliques, sur nos lourds rivages,
Avraient dans tous les coeurs éveillé des échos;
Une jeunesse ardente, au milieu des orages,
Pour défendre tes droits, a traversé les flots....
Nos lourdes transplantées dans les champs d'Amérique,
Ont porté sur nos bords de nobles républiques,
Et nous avons ensemble, au tyran britannique,
Rendu ses injures, affrontes.....

Où si du haut des cieux, sur la belle patrie,
Tu jettes quelques regards curieux,
Tu dons être content, car ta terre chérie
Marche pas de géant vers un destin heureux;
Et quand à ton oreille une marche guerrière
De tes premiers combats rappelle les grandes joutes,
Quand tu vois, fière aux vents, onduler la bandière
Ton cœur doit palpiter toujours....

Entends-tu des combats les cent voix meurtrières?
Viens rouler au loin nos phalanges armées,
D'énormes étoiles qui roulent au gré des vents?
Le dégaard vaincu qui fait loin du rivage,
Fait son angle orgueilleux qui, sous son grand plumage,
Couvre les guerriers triomphants!

Oh ! quand tu les gaudis, ardents dans la carrière,
Quand le vent déroule les plis de la vareuse,
Comme de ton ardent poing tu cris de libérité!
Puis, quand sous tes drapés se range la victoire,
Ton noble front rouge sous le banchon de gloire
Que vers ton cœur bras ont porté!

Nouveau Cincinnati, quand la voix populaire
Plus sympathique clan jette son cri de guerre,
Tu parus le premier devant au premier rang;
Et quand ton bras vaillant eut sauvé la patrie,
Tu repris le chemin de la verte prairie

D'un pas tranquille et lent....

Mais, va ! la liberté te gicle dans l'histoire
Une page sanctifiée, une éternelle gloire,
Et dans ton noble cœur le soleil résonne;
A l'air des faucons que le soleil résonne,
Le grand peuple a construit les colonnes d'un monde
Don la base est ton nom !....

Cu. TERRIN.

LITTÉRATURE.

LE PELOTON DE FIL.

III.

La sœur reprit :— " Vous vous trompez, ce n'était pas un jeune homme. Le libérateur de Pulcherie avait près de cinquante ans. Sa physionomie, que la jeune fille eut le temps d'examiner durant le trajet du quai d'Orsay à la rue Jacob, était à la fois simple et héroïque, elle prévenait par une sorte de naïveté et de grandeur. La tranquillité venait d'en être troublée par cet événement imprévu, mais elle reprit bien vite son caractère de douceur, comme le ciel reprenait son azur après l'orage. De temps à autre, il penchait pourtant la tête hors de la voiture, comme si elle craignait qu'on ne pourvînt encore Pulcherie.

L'inconnu parlait à Pulcherie un langage qu'elle n'avait jamais entendu, plein d'une galanterie délicate et respectueuse. Pulcherie éprouvait en l'écoutant une foule de mouvements inconnus, un mélange de trouble, de plaisir et de stupeur. Encore ému de ce péril auquel elle venait d'échapper, la pauvre enfant ne savait pas en vérité de quel sentiment elle devait payer son défenseur ; elle baissait les yeux et les élevait tour à tour vers lui ; elle avait compris qu'elle ne pouvait être honnête, n'ayant rien à se reprocher, et cependant elle tremblait...

" Rassurez-vous, lui dit son protecteur avec douceur.

" Vous êtes blessé, monsieur ? " s'écria-t-elle en le voyant cacher son bras droit dans son gilet.

" Ce n'est rien, une égratignure... Ou dormez-vous, ou voulez-vous que je vous conduise ?

— Partout, monsieur, partout, pourvu que je ne reste pas chez Mme Poitevin !

— C'est chez cette femme que vous habitez ? c'est chez elle sans doute que M. le duc de Franche vous aura vie ?

Pulcherie baissa la tête.

— L'indigne ! le lâche ! cela est vrai, il va chez cette femme jouer à l'homme ou au caillou après le bain ! Il choisit bien son temps, la veille du mariage de M. le maréchal ! Nous voici chez moi, je vous y promets sûreté, vous levez descendre !

Ces paroles furent dites avec un tel accent d'honnêteté, que Pulcherie, malgré la crainte naturelle qu'elle pouvait éprouver de se trouver seule à cette heure avec un inconnu, n'hésita pas à le suivre. Il lui offrit sa main avec une galanterie de grand seigneur, souleva le manteau d'une vieille maison qui faisait le coin de la rue Saint-Germain-des-Pres, et déjà la porte se refermait sur eux, quand un aboiement se fit entendre.

— Et Plutarque, bon Dieu ! Plutarque que j'oublierai ! Pauvre Plutarque, il aura suivi le fauve ! C'est votre second défenseur, mademoiselle, reprit-il en flattant le chien. Plutarque se coucha aux pieds de son maître avec des airs caressants. Pulcherie admirait ses yeux encore enflammés par la lutte et luisants comme deux charbons dans l'ombre.

— N'en avez pas peur, c'est mon modèle ordinaire. Il avait pris ce soir fantaisie à Mme la duchesse de Bourbon de lui faire subir les honneurs d'une présentation, et nous reviendrons tous deux du Palais-Bourbon quand je vous ai aperçus....

Après avoir léché les belles mains de Pulcherie, Plutarque prit le chemin d'une salle basse ou une vieille servante au maintien grave rangerait les plats.

— J'étais loin de vous attendre siôt, M. Greuze, lui dit cette femme. Vous deviez souper chez Mme la duchesse de Bourbon, n'avez-vous vu !

— Certainement, Thérèse, mais j'ai changé d'avis, je soupe ici... Tu vas nous servir dans l'atelier à moi et à cette belle enfant...

— C'est cela ! encore un modèle que vous nous ramenez... un modèle pour votre tableau de l'Innocence... que vous n'achevez jamais ! L'innocence a minuit sonnée ! grommela Thérèse entre ses dents.

A ce nom de Greuze, les genoux de Pulcherie menaçaient de lui manquer. Il lui prit un effroyable battement de cœur, et ce ne fut pas sans peine qu'elle gravit l'escalier du peintre. Un feu brillant pétillait dans l'autre, et repandait par instant sur chaque meuble et chaque toile de brusques jets de lumière. D'abord Pulcherie ne vit rien, elle se soutenait à peine, tout ce qu'elle put faire en entrant fut de se jeter dans le large fauteuil que lui presenta son hôte. Celui-ci l'y laissa quelques secondes et passa dans la pièce contiguë à l'atelier sans doute pour panser lui-même son bras sans que Thérèse le vit, il craignait les commentaires de cette fille. Ce moment d'absence donna à Pulcherie le temps de se remettre. Peu à peu son cil s'habituait même à contempler la pièce où elle se trouvait.

C'était un cabinet assez vaste dont il était presque impossible d'apercevoir la muraille sous la couche de cadres qui la courrait depuis la corniche jusqu'au parquet. Ici étaient de jeunes et blondes têtes à peine ébauchées, souriant avec des levres aussi vermeilles que la rose, des enfans demi-nus sur une chaise, leurs petits bras jetés au cou d'un gros chien qui fait mine de les défendre, plus loin des amours des bergers, des bosquets sombres, des couronnes de myrthe et des tourterelles agréablement rendues, des esquisses de petits Savoyards avec leur marmotte et leur mère qui les embrasse, fait peu de tableaux académiques, mais nombreux de croquis au premier trait ou à la pierre sanguine, ça et là on voyait quelques cartons ouverts, quelques rubans roses fanés, quelques fleurs pendues au mur, plusieurs belles toiles d'attributs peints par Chardin et des ruines par Robert. Dans un coin de l'atelier un buste admirable de Marie-Antoinette, et tout à côté un médaillon du chevalier Gluck.

A peine remise de son trouble, la jeune fille parcourut encore du regard ce charmant déordre de l'atelier, quand elle eut reconnu les traits chérissés dans un portrait de femme suspendu aux embranchemens de la glace. Un reste de beauté altérée sans doute par le charin donnait à cette tête une expression de malcontente douce et résignée, les mains croisées retenaient un chapelet, l'air était humide et mouillé de larmes comme celui des belles saintes femmes de Rubens.

— Ma mere ! cria Pulcherie en courant les bras tendus vers la toile.

Greuze et ce moment venait de rentrer, il s'approcha de la jeune fille, qui demeurait toujours l'œil attaché sur le portrait. Il l'examina quelque temps dans une ivresse recueille, puis tout d'un coup il la serrà dans ses bras, l'imbonda de larmes et la couvrit de baisers...

— Pulcherie ! Pulcherie !

Il lui devint impossible d'en dire davantage. Mille sentiments divers se livraient combat dans son ame, il était joyeux et triste à la fois, il songeait au bonheur de la trouver et au péril qu'elle avait couru... Epouse, il se jeta à genou devant son ombre sa séchereté nouvelle. Elle avait tout à souhait chez Greuze. Son oncle prévenait ses racines désirs, il allait même

Pulcherie ne pouvait encore revenir de sa surprise. Cependant il fallut bien qu'elle racontât son histoire, son départ de Caen, les pleurs de sa mère, les empressements intéressés de madame Poitevin, le mensonge horrible dont cette femme s'était servi. Pendant qu'elle parlait, Greuze frappa du pied sur l'ondissat dans la chambre comme un enfant. Il l'examina, en approchant d'elle son flambeau, il la faisait se relever, puis se rasseoir, il était fou de bonheur. Bientôt il alla fureter dans ses cartons et il lui montra une foule d'ébauches qui lui ressemblaient.

— Partout, monsieur, partout, pourvu que je ne reste pas chez Mme Poitevin !

— C'est chez cette femme que vous habitez ? c'est chez elle sans doute que M. le duc de Franche vous aura vie ?

Pulcherie baissa la tête.

— L'indigne ! le lâche ! cela est vrai, il va chez cette femme jouer à l'homme ou au caillou après le bain ! Il choisit bien son temps.

la veille du mariage de M. le maréchal ! Nous voici chez moi, je vous y promets sûreté, vous levez descendre !

Ces paroles furent dites avec un tel accent d'honnêteté, que Pulcherie, malgré la crainte naturelle qu'elle pouvait éprouver de se trouver seule à cette heure avec un inconnu, n'hésita pas à le suivre. Il lui offrit sa main avec une galanterie de grand seigneur, souleva le manteau d'une vieille maison qui faisait le coin de la rue Saint-Germain-des-Pres, et déjà la porte se refermait sur eux, quand un aboiement se fit entendre.

— Partout, monsieur, partout, pourvu que je ne reste pas chez Mme Poitevin !

— C'est chez cette femme que vous habitez ? c'est chez elle sans doute que M. le duc de Franche vous aura vie ?

Pulcherie baissa la tête.

— L'indigne ! le lâche ! cela est vrai, il va chez cette femme jouer à l'homme ou au caillou après le bain ! Il choisit bien son temps.

la veille du mariage de M. le maréchal ! Nous voici chez moi, je vous y promets sûreté, vous levez descendre !

Ces paroles furent dites avec un tel accent d'honnêteté, que Pulcherie, malgré la crainte naturelle qu'elle pouvait éprouver de se trouver seule à cette heure avec un inconnu, n'hésita pas à le suivre. Il lui offrit sa main avec une galanterie de grand seigneur, souleva le manteau d'une vieille maison qui faisait le coin de la rue Saint-Germain-des-Pres, et déjà la porte se refermait sur eux, quand un aboiement se fit entendre.

— Partout, monsieur, partout, pourvu que je ne reste pas chez Mme Poitevin !

— C'est chez cette femme que vous habitez ? c'est chez elle sans doute que M. le duc de Franche vous aura vie ?

Pulcherie baissa la tête.

— L'indigne ! le lâche ! cela est vrai, il va chez cette femme jouer à l'homme ou au caillou après le bain ! Il choisit bien son temps.

la veille du mariage de M. le maréchal ! Nous voici chez moi, je vous y promets sûreté, vous levez descendre !

Ces paroles furent dites avec un tel accent d'honnêteté, que Pulcherie, malgré la crainte naturelle qu'elle pouvait éprouver de se trouver seule à cette heure avec un inconnu, n'hésita pas à le suivre. Il lui offrit sa main avec une galanterie de grand seigneur, souleva le manteau d'une vieille maison qui faisait le coin de la rue Saint-Germain-des-Pres, et déjà la porte se refermait sur eux, quand un aboiement se fit entendre.

— Partout, monsieur, partout, pourvu que je ne reste pas chez Mme Poitevin !

— C'est chez cette femme que vous habitez ? c'est chez elle sans doute que M. le duc de Franche vous aura vie ?

Pulcherie baissa la tête.

— L'indigne ! le lâche ! cela est vrai, il va chez cette femme jouer à l'homme ou au caillou après le bain ! Il choisit bien son temps.

la veille du mariage de M. le maréchal ! Nous voici chez moi, je vous y promets sûreté, vous levez descendre !

Ces paroles furent dites avec un tel accent d'honnêteté, que Pulcherie, malgré la crainte naturelle qu'elle pouvait éprouver de se trouver seule à cette heure avec un inconnu, n'hésita pas à le suivre. Il lui offrit sa main avec une galanterie de grand seigneur, souleva le manteau d'une vieille maison qui faisait le coin de la rue Saint-Germain-des-Pres, et déjà la porte se refermait sur eux, quand un aboiement se fit entendre.

— Partout, monsieur, partout, pourvu que je ne reste pas chez Mme Poitevin !

— C'est chez cette femme que vous habitez ? c'est chez elle sans doute que M. le duc de Franche vous aura vie ?

Pulcherie baissa la tête.

— L'indigne ! le lâche ! cela est vrai, il va chez cette femme jouer à l'homme ou au caillou après le bain ! Il choisit bien son temps.

la veille du mariage de M. le maréchal ! Nous voici chez moi, je vous y promets sûreté, vous levez descendre !

Ces paroles furent dites avec un tel accent d'honnêteté, que Pulcherie, malgré la crainte naturelle qu'elle pouvait éprouver de se trouver seule à cette heure avec un inconnu, n'hésita pas à le suivre. Il lui offrit sa main avec une galanterie de grand seigneur, souleva le manteau d'une vieille maison qui faisait le coin de la rue Saint-Germain-des-Pres, et déjà la porte se refermait sur eux, quand un aboiement se fit entendre.

— Partout, monsieur, partout, pourvu que je ne reste pas chez Mme Poitevin !

— C'est chez cette femme que vous habitez ? c'est chez elle sans doute que M. le duc de Franche vous aura vie ?

Pulcherie baissa la tête.

— L'indigne ! le lâche ! cela est vrai, il va chez cette femme jouer à l'homme ou au caillou après le bain ! Il choisit bien son temps.

la veille du mariage de M. le maréchal ! Nous voici chez moi, je vous y promets sûreté, vous levez descendre !

Ces paroles furent dites avec un tel accent d'honnêteté, que Pulcherie, malgré la crainte naturelle qu'elle pouvait éprouver de se trouver seule à cette heure avec un inconnu, n'hésita pas à le suivre. Il lui offrit sa main avec une galanterie de grand seigneur, souleva le manteau d'une vieille maison qui faisait le coin de la rue Saint-Germain-des-Pres, et déjà la porte se refermait sur eux, quand un aboiement se fit entendre.

— Partout, monsieur, partout, pourvu que je ne reste pas chez Mme Poitevin !

— C'est chez cette femme que vous habitez ? c'est chez elle sans doute que M. le duc de Franche vous aura vie ?

Pulcherie baissa la tête.

— L'indigne ! le lâche ! cela est vrai, il va chez cette femme jouer à l'homme ou au caillou après le bain ! Il choisit bien son temps.

la veille du mariage de M. le maréchal ! Nous voici chez moi, je vous y promets sûreté